

Le roman raturé

Michèle Mailhot, *Le Passé composé*, Montréal, Boréal, 1990.

Emmanuel Aquin, *Incarnations*, Montréal, Boréal, 1990.

Réjean Beaudoin

Volume 33, numéro 3 (1991), juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1991). Compte rendu de [Le roman raturé / Michèle Mailhot, *Le Passé composé*, Montréal, Boréal, 1990. / Emmanuel Aquin, *Incarnations*, Montréal, Boréal, 1990.] *Liberté*, 33(3), 92-100.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LE ROMAN RATURÉ

Michèle Mailhot, *Le Passé composé*, Montréal, Boréal, 1990.

Emmanuel Aquin, *Incarnations*, Montréal, Boréal, 1990.

Devrais-je raconter la chose telle que je l'ai vécue (émouvante) ou telle que je la vois aujourd'hui (tellement grotesque)? Distancer, oui, mais que devient la vérité? [...] Par ailleurs, si je mets la scène au passé, je dois présenter une jeune femme niaise comme je l'étais. Et j'aime mieux ne pas régresser.¹

La réflexion sur l'écriture dans un texte de fiction me fait parfois penser à une sorte de vice caché de la littérature. Vous vous préparez à monter dans le train rapide d'une histoire en marche et vous vous retrouvez dans l'atelier de bricolage d'un auteur occupé à démonter les rouages de sa machine à écrire. J'ai beau savoir que les plus grandes œuvres reposent sur cette manie sublime, l'introspection du romancier qui s'amende à mesure qu'il se raconte m'assomme autant que le brio du styliste qui se regarde écrire. La suffisance de l'un vaut l'angoisse de l'autre, car les deux attitudes restent à égale distance de l'art dont l'effet devrait justement congédier les limites personnelles de l'auteur, libérer son texte de la gangue de ses matériaux et le faire

1. Michèle Mailhot, *Le Passé composé*, p. 46.

décoller de terre, l'arracher au sol du simple souci de se distinguer. Facile à dire quand on n'est que critique, me répondrait peut-être Judith, la narratrice du *Passé composé*, l'héroïne d'«une vie simple» qui aurait tout pour combler ses attentes de femme d'un âge certain, si celle-ci ne s'était pas mis dans la tête d'avorter son propre bonheur pour cause d'impuissance littéraire. Ce raccourci est loin d'être impartial, je l'avoue à ma courte honte. Les douleurs de la création, que connaît l'élue de cette vocation littéraire tardive, méritent certainement une lecture plus généreuse. Je commence par ce ton rogue pour ne pas passer ma première impression sous silence, celle que j'ai éprouvée au début de ce journal fictif.

Judith n'épargne rien au lecteur dans ses trois cahiers de couleurs différentes où sont rangés séparément les poèmes (vert), les épisodes d'un roman autobiographique (rouge) et les réflexions personnelles de l'écrivain (bleu) qu'elle tâche de devenir entre sa table de travail et son banc du parc Lafontaine. Les premières pages m'ont placé devant un dilemme peu excitant: laisser le livre me glisser des mains sans trop insister, ou tomber en bas de mon fauteuil pour esquiver l'énormité des clichés débités avec un sérieux sans mélange:

Après avoir écrit la phrase ci-haut, je suis tombée dans une tristesse lamentable. Ma vie au passé, à l'imparfait, m'est apparue d'un coup. J'ai vécu dans l'angoisse jusqu'à ce matin où je me suis réveillée avec cette pensée consolante que les écrivains, justement, sont des êtres angoissés. (p. 10)

Grands dieux! Et encore ceci: «La question que je me pose: noter des faits, des choses, signifie-t-il qu'on existe?» (p. 12) Bien que je sois loin d'avoir l'expérience de celle qui se livre à cette méditation (Judith vient de prendre sa retraite), je me dis que j'ai sûrement passé l'âge de ces ruminations. À moins que les inepties dont débordent mes

propres écrits intimes ne me reviennent en mémoire avec une insupportable netteté. Peu s'en est fallu que mon humeur décidât de régler le cas péremptoirement. Eh bien! j'aurais perdu quelque chose, par ma très grande faute. Pourquoi donc me suis-je acharné à suivre les infortunes littéraires de Judith? Peut-être parce que je me suis finalement rendu compte que cette lourdeur mortelle (on me saura gré de ne pas citer ses poèmes) ne vient pas d'un défaut de conception ni d'une faiblesse technique, mais bien du sujet même du livre de Michèle Mailhot: «Comment pourrais-je arriver à écrire un livre passionnant à partir d'un aussi ennuyeux personnage?» (p. 104)² Passionnant, c'est beaucoup dire, mais ce roman pose quand même des questions pertinentes, au ras du travail le plus artisanal, le plus modeste, le moins exaltant. Il y a du courage à placer ainsi l'acte d'écrire au cœur d'une intrigue romanesque qui ne concède rien aux mystifications du génie créateur. Que se passe-t-il lorsque la magie n'opère pas? Et voici que ce qui m'avait d'abord semblé mou et mièvre prend peu à peu la forme d'une audace suprême: le journal d'écriture d'un écrivain raté, la genèse d'une œuvre disloquée, ébauchée, remise sur le métier cent fois et cent fois anéantie par sa propre inconsistance, la traduction féminine d'une sorte de *Bouvard et Pécuchet* de la transe créatrice: «Il reste que je ne sais toujours pas pourquoi moi, j'écris. Je voudrais trouver une vraie réponse, pas une esquivé. [...] Me répéter: je suis unique. Et écrire pour sauver cette singularité du néant» (p. 131 et 133). On se prend la tête à deux mains et on ne sait plus si c'est de pitié pour l'écrivante ou de cogitation devant sa question.

Je reprends donc du bon pied mon compte rendu des

2. «Est-il possible de rendre intéressante une si effrayante médiocrité? [...] Quand je plonge dans ce qui m'entoure, je ne rencontre que du petit, du triste, du moche. Comment écrire quelque chose d'un peu grand quand on n'a que du nain sous les yeux?» (p. 118)

déconvenues de Judith, que je n'ai plus du tout envie de railler. Cette célibataire de cinquante ans a passé sa vie dans le milieu montréalais de l'édition. Cultivée, discrète, effacée, sa compétence est appréciée des écrivains et de quelques initiés qui sont seuls à connaître le prix d'un labeur poursuivi dans l'ombre des dieux qui signent la page couverture d'un ouvrage. Encouragée par son patron à accepter les arrangements d'une préretraite, cette femme se résout à quitter un emploi qu'elle aime dans le dessein de réaliser le rêve de sa vie: écrire. Elle a côtoyé si longtemps des auteurs dont les livres n'accédaient à une forme lisible que grâce aux ressources cachées de son propre dévouement. C'est ainsi que Judith entreprend du même souffle sa nouvelle vie de retraitée et le désir moins limpide de refaire son destin au passé composé par la littérature. L'apprentissage de ce métier, à un âge où l'on est normalement en possession de tous ses moyens, sera partagé entre des élans juvéniles et d'âpres désillusions. Car c'est autre chose de préparer des manuscrits pour la publication et de s'installer chaque matin devant une page blanche. «Le poids de mon insignifiance m'est insupportable. [...] Oh! si je pouvais écrire, si j'arrivais à rédiger un texte qui donne de la couleur à ma vie blême!» (p. 90) Le lecteur de ce roman en panne, qui conduit Judith à un vrai désespoir, ne partage que trop sa déchirante lucidité. Pourquoi tant de gémissements éculés éveillent-ils d'autres réactions qu'un sourire condescendant? Il n'y a pas le moindre sarcasme dans cette histoire désolante, et c'est encore un pari qui honore le projet, perdu d'avance, de ce livre. Suis-je en train d'abjurer pitoyablement ma position critique? Éprouvé-je de l'envie pour les affreux tourments de cette possédée?

Pauline (c'est le nom de la doublure autobiographique de Judith) m'intéresse parce qu'elle se cherche. Son apparente insignifiance n'est pas une platitude étale où elle serait endormie, mais un déroulement sourd et lent, une sorte

d'émergence intérieure à peine perceptible, comme celui d'une chrysalide. (p. 74-75)

Les embûches qui se dressent sur la voie de Judith sont au nombre de deux: rester fidèle à son expérience vécue (sans la trahir par le recours pourtant inévitable à l'imaginaire) et se dégager de l'emprise des modèles littéraires (qui font également partie de l'expérience à raconter). Ainsi l'empêchement se resserre des deux côtés à la fois, jusqu'à ce que l'intrigue ait épuisé les impasses qui bloquent l'accès du temple aux abords convoités: l'écriture. Restent les soins patients d'un récit qui rature l'une après l'autre toutes les tentatives de ses épisodes dévastés. Il n'est pas facile de préciser l'intérêt d'une aventure qui s'effondre à chaque page pour bien expliquer comment se perd le pari de sa propre élaboration. Il me semble pourtant que ce risque valait la peine d'être pris. Ce qui me paraît propre à ce roman de Michèle Mailhot, c'est le parti de faire ressortir les enjeux de l'écriture à l'aide d'un personnage qui se propose d'approcher la littérature de l'intérieur, mais dans une démarche qui reste sans prise sur son objet. Cette situation est d'une certaine efficacité par l'ironie qui s'en dégage d'elle-même, sans que l'expression ait à trop appuyer. J'admire que Michèle Mailhot ait su résister à deux tentations qui auraient été d'atténuer la naïveté ou d'exagérer l'intelligence de sa narratrice: Judith est loin d'être bête, puisqu'elle a conscience de ses propres limites au point d'en être paralysée («Mon quotidien n'est pas de l'art, je ne le sais que trop» p. 133), mais elle n'en adhère pas moins à son rêve d'écrire avec un aveuglement qui la livre aux poncifs les plus attendus («J'ai toujours rêvé d'avoir un chien. Des livres. Un feu de cheminée. Ma modeste image du bonheur» p. 192). Quiconque s'est frotté aux âpres travaux du style ou a lu la correspondance de Flaubert ne pourra décider à la légère si cette femme mérite le silence où elle s'enferme, plutôt que la publication du combat téméraire

qu'elle a décidé de livrer pour exorciser ses démons. Ce qui est sûr — et tout le crédit en revient à la plume de Michèle Mailhot —, c'est le petit tour de force qu'il y a à faire apparaître la littérature comme une chose vue de l'extérieur, puisque tous les efforts du personnage pour y atteindre sont condamnés à échouer. Le drame existentiel de Judith, sa vie de femme, tout ce qui n'arrive pas à prendre forme dans son écriture, sans s'imposer autrement qu'en négatif, au défaut du texte raturé, s'effrite comme le tissu usé d'un prétexte.

* * *

*Où sont passées mes belles phrases, mes discours préparés à l'avance? Où est mon texte?*³

Seules les ouvertures et les chutes sont intéressantes, du moins au regard du Dieu borgne qui a conçu la Création comme un roman. Entre les deux points que sont la mort et la vie, s'étend un Au-Delà un peu confus, du moins au regard binoculaire des courtes incarnations des âmes voyageuses qui nous emprisonnent dans leurs sédiments d'éternité. Selon Emmanuel Aquin, qui a remonté l'arbre spirituel d'une généalogie qui va du Fils au Père, n'en déplaise à l'Institut Drouin, Jésus-Christ est la réincarnation d'Hubert Aquin (et non l'inverse, comme tout le monde le croyait). Le premier roman de ce jeune écrivain «menteur, arrogant et désagréable»⁴ est un peu fort en épices. Avais-je meilleur estomac quand je lisais Aquin père? Question à éviter à tout prix⁵, mais qui ne se laisse pas facilement écarter, puis-

3. Emmanuel Aquin, *Incarnations*, p. 24.

4. Les trois épithètes appartiennent à la brève présentation de l'auteur en quatrième de couverture.

5. Ne serait-ce que pour ne pas me ranger d'emblée dans une catégorie définie par la dédicace du livre adressé «... à tous les connards qui m'ont gâché la vie au point de me faire écrire pour me soulager» (p. 7).

que Emmanuel Aquin a choisi d'affronter le Tout-Puissant par les cornes. Et quelle corrida dans l'arène des métempsycooses!

Si la littérature peut parfois ressembler au péché solitaire, la métaphysique qui nourrit ce roman relève, elle, d'une pratique dont la masturbation n'est qu'une pâle métaphore: «Chaque fois, je craignais d'être foudroyé par le courroux de Dieu lorsque je me branlais avec des mains destinées à guérir lépreux et épileptiques» (p. 45). Comme *Le Passé composé*, *Incarnations* vaut mieux que la première impression qu'il m'a laissée (décidément, j'ai la générosité réticente aujourd'hui). On y trouvera du meilleur et du pire, hélas! assez mal fagotés, mais c'est aussi le cas dans l'Œuvre du Très-Haut: «Gabriel me confia que Dieu n'aimait pas les choses trop ordonnées» (p. 141). Et le narrateur d'*Incarnations* est absolument fidèle aux consignes qu'il reçoit du scélérat céleste. Ce n'est pas exactement par grandeur d'âme: «Après tout, Dieu avait un grand talent pour le casting; Il savait choisir les faibles pour les rôles clés. [...] La faiblesse était ce qu'il y avait de plus fort en moi, et Dieu le savait très bien» (p. 97 et 111).

Il manque peu de chose à ce livre d'une facture recherchée pour être le plus pur avatar du roman aquinien, pour clore le cycle de ses gloses apocryphes, pour mettre à jour l'étalon de ses innombrables doubles et pour en opérer la rature majuscule, c'est-à-dire pour achever son apothéose. C'est dire que je suis loin de mésestimer l'entreprise scandaleuse et dévouée de cette intolérable hagiographie. La génétique ne fait rien à l'affaire — c'est ce que j'aimerais bien persister à penser sans m'inquiéter du nom de l'auteur —, mais Emmanuel Aquin est écrivain. L'espèce n'est pas toujours commode, je devrais le savoir depuis longtemps. Ma foi, je me prends presque à regretter qu'*Incarnations* ne soit pas le «document» que laissent présager les deux pages manuscrites qui enveloppent ironiquement le corps du texte imprimé et qui en démarquent le

statut fictif, malgré l'insistance référentielle des signes autobiographiques qui parcourent le roman. Je dis que je le regrette, parce que je pourrais alors mettre ma lecture à l'abri du péril de l'imaginaire, je pourrais lui substituer la tragédie publique de *Deux épisodes*⁶, je pourrais par conséquent m'épargner de lire la prose d'Emmanuel Aquin en la faisant rentrer dans le paraphe explosif du canon paternel. Au lieu de cela, au lieu du «dossier» psychologique d'un pur drame œdipien, je suis devant un texte que toute la bibliothèque messianique a réinvesti pour y aggraver et y alléger infiniment les minutes du geste fatidique dans un *thriller* signé Emmanuel Aquin. Ce faisant, le fils ne fait pas que mimer lividement le génie mitrailleur de son géniteur. Il en assume violemment le dessein révolutionnaire jusqu'à viser le but anachronique d'annuler son aboutissement fatal, de corriger sa trajectoire à la source, de suspendre son terme eschatologique, mouvement encore inscrit dans le droit fil du projet aquinien. La littérature ne compte pas les tours de la grande roue des contradictions: celui qui n'a pas de nom doit s'en faire un, celui qui en a un de naissance a encore plus à faire à le raturer.

Ce qui me gêne dans cette histoire a peu à voir avec l'homonyme moderne du docteur angélique et l'ange tutélaire du roman québécois. À quoi bon tous ces rayons laser pour apercevoir un fantôme qui n'est même pas tenté de disparaître? Mon agacement tient à l'écriture de ce livre qui pourrait servir de catalogue d'exemples destiné à illustrer l'histoire universelle des styles littéraires, de la Bible à la science-fiction, en passant par la bande dessinée, et du cinéma au *Rock Opera*. «Légion est mon nom, car nous sommes beaucoup» (p. 83), selon le mot fameux du «collectif» démoniaque exorcisé par Jésus sur les bords du lac

6. *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, film de Jacques Godbout et François Ricard, tourné peu après la mort de l'écrivain (ONF, 1977).

de Tibériade. C'est un cas de possession ou je n'y vois que du feu!

Mais il faut admettre que la rectification du continuum temporel à laquelle je m'apprête est minime à l'échelle de l'humanité. Que mon père survive à cette journée ne changera pas le fait que son fils deviendra écrivain et épousera un mannequin de mode, cela ne fera qu'apporter la paix à ce fils et lui épargner de voyager dans le passé comme je l'ai fait. Le temps pourra alors suivre son cours comme si de rien n'était. (p. 22)